

Lucienne STRIVAY

WALKABOUT

Carl HAVELANGE

PARIS BY CLACK

[HAPAX]

Peut-être la convocation répétée du ténu, bien plus que du notable, donne une meilleure chance de percevoir le maillage des silences, le fracas des pluies sur le dos d'un grand fleuve, l'odeur de la terre et l'épaisseur de l'air.

Dans quelles empreintes faut-il poser les pas ? Je suis chez moi si je peux m'en aller...

MARDI, 17 JUILLET, 22 H.10

Certains chemins ont des racines aériennes. Est-ce que c'est bon dans ce coin ?

Je ne suis pas ici pour toute la quincaillerie des villes et l'assurance des routes tracées au cordeau. Tout est relié disent les gens du désert central australien, en enfonçant les pieds dans la poussière.

Il avait plu toute la journée. Dans les flaques, une chape de nuages bas soutenait le ventre doux des oiseaux. L'autocar de nuit avait fait le plein. Peints sur les murs, des signes cartographiaient les débris clairsemés d'identités vivaces, l'urgence embarrassée des brouillades, des messages retenus comme des montgolfières à l'ancre.

Il passe sans regarder, sans hâte, sur un fil.

On peut retrouver des carrefours oubliés dans le labyrinthe, être surpris par leurs bifurcations et découvrir, un jour venteux de printemps, un endroit cent fois parcouru. Pourtant, cette ouverture ne se produit pas à volonté. Tout lieu se montre habituellement intransigeant, opaque et silencieux.

Ton rêve commence où finit le sien. Il doit croiser le leur. Tout est relié.

Je voudrais entendre le paysage, mais il me faut demander. Et être autorisée à demander... de chaque colline, de chaque trou d'eau, de chaque attroupement d'arbres : qui est-il ? Raconte-moi l'histoire en sommeil, comme les graines du désert, l'histoire, enroulée sous nos pas, des Êtres du Rêve qui se sont arrêtés là. Étaient-ils Femmes ? D'où venaient-elles ? Qui avaient-elles rencontré ? Qui ont-elles laissé pour qu'il naisse ?

Étaient-ce les Femmes-Étoiles ou les Femmes-Courlis dont les longues jambes donnent le vertige ? Ne me raconte que l'histoire du dessus, celle que tu peux dire.

SAMEDI, 21 JUILLET, 23 H.30

Le rire des femmes sonnait d'une vitalité irrévérencieuse. J'ai refermé le carnet de moleskine, je n'ai même pas songé à photographier. Ce rire là aurait tout consumé. Il aurait refusé le voyage. Je ne pouvais simplement que me laisser gagner par la contagion d'un sourire dans la nuit partagée.

Au pays des enfants qui voyagent, on dessine sur le sable pâle l'histoire qui vous appartient. On dessine le murmure qui, aussitôt prononcé, s'efface d'un revers de la main. On rêve avec les doigts. Un rêve qui pose sur la peau la caresse poudreuse des pigments, porteuse du temps où ils ont jeté de tous côtés le nom de toutes les choses vivantes. Les pierres, les météores, les plantes et les animaux vont ensemble. Ils s'enfoncent parfois dans le sol et ressortent très loin, mais c'est une autre histoire ouverte sur ses bords.

LUNDI, 30 JUILLET, MATIN

Une histoire qui balaye nos repères... à commencer par le vecteur orienté des mots.

Tout est relié. Pas de cadre. Pas de fin, pas de début ; ni centre, ni symétrie... Des ondes qui se propagent et se connectent à l'infini. Quelles que soient les précautions, on finit par se faire un peu déborder. Encore heureux que j'aie toujours cultivé la prédilection des interstices, des entre-lieux où je sais que tout se transforme, et collecté, sans relâche, des feuilles, des fruits, des insectes, des œufs brisés, des fragments de roches pour apprivoiser le regard. Je sens que je suis perdue où je ne peux nommer les êtres que je rencontre, faire correspondre,

Nuit de coton indigo sur le fantôme des graminées sauvages.

La peinture. Sur la peau d'une partenaire cérémonielle. Tracer fraternellement la mémoire de son Rêve pour l'y dissoudre ...

Toutes les formes sont suspendues. Tous les devenir sont dans le réseau des possibles...
Combien suis-je ?

comme un tout petit, la forme, le toucher, l'odeur et la parole... En quelque sorte, je peux catégoriquement reconnaître mon territoire. Et comprendre viscéralement que ce droit, partout, surclasse tous les « actes de propriété ».

JEUDI, 2 AOÛT

Les robes de coton à fleurs déchirées n'ont pas d'âge. Elles ne craignent pas l'averse vagabonde et s'accordent à la marche lente comme elles offrent la ressource d'un lambeau arraché pour la réparation d'un outil de fortune. Le visage d'une ancienne, aussi raviné et mystérieux que l'horizon vide, brièvement zébré par un vol lumineux de papillons. Elle est assise à l'ombre, le ciel impénétrable fuyant au fond de ses yeux. Elle n'a pas, pourtant, la terrifiante immobilité que certains hommes peuvent réserver à toute velléité de conversation. Sur les brindilles mortes vibre une pellicule de poussière rouge prête à trahir la course d'un lézard. Un imperceptible sourire fait pétiller ses yeux. Elle n'attend personne, mais je peux rester.

La terre est mon sens... Ma façon de penser...

MARDI, 7

J'ai longtemps rêvé de grands livres solitaires. De mots qui ne craignent pas l'espace. Ce qui m'accroche aujourd'hui tient dans un écart fragile et ne palpète qu'un instant pour se fondre, tranquille, en simples variations sur le courant profond des choses.

VENDREDI, 17

Un homme debout contre le ciel ou est-ce la lumière fumée d'un quai de gare... Les nomades m'ont appris qu'on est acheminé par des lieux, des lieux habités d'esprits et d'alliances, de partenaires animaux, de plantes qui nous disent la subtilité des racines, de l'ancrage et de la résistance. Je suis chez moi si je peux m'en

aller, disent-ils. Si on les retient, ils s'anéantiront de vapeurs d'essence, de bière et d'alcool, et boiront jusqu'au dégoût. Trop souvent nos yeux voient les lignes et non la vie sans inquiétude et sans intention. Lignes de fuite, lignes de fond, que la contemplation seulement peut libérer de l'hypnose. Ce que nous font les images quelquefois parvient à nous rendre pensif, en mode mineur... À nous rendre un moment le possible, ce qui ne se prononce pas, l'eau lointaine et indivise de l'informulé. À nous rendre un moment l'intensité éperdue de ce qui nous peuple, vivant parmi les autres vivants.

LUNDI,

Les étoiles se déplacent en hiver. Toutes sortes de devenirs feuilletés les accompagnent en grands migrants. Il arrive qu'à deux, on puisse les pêcher pour peu qu'on anticipe leur itinéraire et qu'on sache chanter.

JEUDI (OU VENDREDI PEUT-ÊTRE)

Pointillés blancs de kaolin qui ne se croisent pas, mais convergent dans la bouche ronde d'un site où se déploient toutes les transformations qu'impliquent les rencontres. Je pose le pied dans la foulée d'une communauté d'errants que leurs mélodies orientent comme les marées. Dans les dernières heures, parmi les troncs floutés sous la lumière qui baisse, toute piste semble retirée. Plus de sentier. Ou plutôt, tout est sentier que le regard aimante. La mémoire des arbres emmène avec elle un kiosque à musique. Un monde oblique est là que nous traversons souvent sans le voir. Il se dépose parfois, pellicule sur une pellicule, avec son bagage d'existants. Empreinte de la photographie, photographie d'une empreinte : « Cela touche le cœur des gens. Directement, les photos vont à l'intérieur d'une personne. Les images racontent par les larmes. (...) C'est comme une réunion de famille. (...) Ils commencent à vous parler, ils parlent ensemble maintenant. » Regarder au-delà

Ici, en chantant, on marche,
on danse et on peint la terre ;
avec le temps, on devient son
propre chemin.

Rien n'est sans effet sur le
tout.

Les tissus tiennent leur
solidité de leurs marges de
souplesse, autant que du degré
de leurs tensions.

Saisir tout chiffon pour
rassembler une nouvelle
étouffe, point par point...

des images, pour approcher les traces dont on se souvient encore, pour approcher la matrice d'engendrement de nouvelles formes qui font lien avec une expérience commune du cosmos et guide avec ceux qui viennent.

...

Comme dans le galop d'un vieux carrousel, la vie s'enroule en traînant son bric-à-brac : la quincaillerie des villes, l'homme qui passe et disparaît, le rire des femmes, les chasseurs de miel, des ocres, des cailloux, des feuilles, des paroles, une robe en coton à fleurs, un vol de papillons, quelques étoiles et une petite boîte de bakélite à l'obturateur cassé.

...

Les vieux picks-up disparaissent, lancés à fond sur une théorie de piste craquelée.

Certains lieux accueillent à la fois la double inquiétude et l'effraction irréductible de l'équilibre.

Marcher, simplement. Marcher. Rendre au pas nu son intelligence des sols. Et toucher, comme une palpitation sous la fontanelle, cette chaleur, ce rythme fiévreux qui bat dans un recoin de l'espace-temps, en possibilités non terminées. Point dans la chaîne des points qui ne figurent sur aucune de nos cartes mais qui les constituent.

Les vieux picks-up savent où ils vont.

































Aussi loin que je me souviens, l'écriture d'un journal m'a toujours fascinée. J'étais moins peut-être captivée par le mélange de diversité et de singulière familiarité des propos que par l'opiniâtre humilité du geste auquel je n'ai jamais réussi vraiment à me soumettre. On dit ordinairement « tenir un journal » comme on tient des comptes. Plus qu'un geste intime, c'était d'abord une manière de témoigner, de relever, au quotidien, transactions ou faits de bord. Et, quoi qu'on fasse, on se retrouve, à tamiser la poussière.

Lucienne STRIVAY

Paris n'existe pas. C'est un lieu rêvé où les temps se mêlent. Je marche au bord de l'eau. Comme je peux, je tiens en équilibre. Parfois j'ai mal à la tête, je suis triste, et parfois je suis tout exalté. J'ai acheté pour trois sous un vieil appareil photographique, petite boîte de bakélite dont l'obturateur est cassé. Agfa Clack, 1952. Je croise des regards. Ils viennent doucement dans mon œil, puis s'évaporent, dansantes et hiératiques fumées. Rue Mouffetard, un homme joue de l'accordéon. Une femme fait son chemin. Aux Tuileries, un manège tourne et s'en va comme une toupie. Des pêcheurs pêchent. Un homme disparaît. Paris est sous ma peau.

Carl HAVELANGE

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR LE TYPOGRAPHE © LE 25 FÉVRIER 2008 A BRUXELLES
Imprimé en 250 exemplaires sur papier Keaykolour uni blanc et Vélin blanc,
dont 15 en tirage de tête numérotés, signés, accompagnés d'une œuvre originale.
Composé par David Geilfus en Dolly Roman, Bold, Italic et Small Caps.

D/2008/10.637/1 © Hapax Editions 7 rue Van Aa B-1050 Bruxelles

[HAPAX]
Éditions